

MORT HÉROÏQUE DE M. ERNEST BAROCHE.

Le 28 octobre, plusieurs bataillons de la mobile et de la garde nationale, dirigés par le général de Bellamare, avaient délogé les Prussiens de leurs positions avancées au Bourget et s'y étaient établis. Dans la journée du 29, presque toutes les troupes qui avaient pris part à ce brillant fait d'armes étaient rentrées soit dans Paris, soit dans les forts : le Bourget n'était plus occupé que par des forces insuffisantes pour la défense. Aussi, lorsque le 30, au matin, les Prussiens dirigèrent des masses considérables sur leurs positions perdues l'avant-veille, les Français durent-ils songer à la retraite. M. Ernest Baroche, qui commandait un bataillon de la mobile, lui ordonna de se replier. Le mouvement s'exécutait, lorsque les officiers de M. Baroche, s'apercevant qu'il ne suivait pas son bataillon, vinrent le chercher.

—Moi, je reste, messieurs, leur dit-il.

—Comment! vous restez; mais c'est de la folie, lui répondit-on; vous allez vous faire massacrer. Ne voyez-vous pas que toutes nos troupes se replient; le général en a donné l'ordre, et vous-même, tout à l'heure, vous l'avez répété.

—C'est possible, messieurs; je vous confie les débris de notre bataillon. Deux cent cinquante hommes à peine peuvent être commandés par des capitaines; moi je reste.

Les supplications furent vaines. Les officiers durent céder. Mais un sous-lieutenant, un sergent et neuf hommes se rangèrent autour de leur commandant; ils refusaient de le quitter.

Les Français se repliaient : des masses profondes de Prussiens s'avançaient toujours. Lorsqu'elles furent à quelques mètres, elles s'arrêtèrent, ne supposant pas que ces douze hommes eussent la prétention de leur résister. Alors M. E. Baroche, pour bien leur faire comprendre qu'il ne se rendait pas, prit son revolver, l'arma, se retourna vers ses derniers compagnons, tira son képi et les salua de la façon la plus courtoise; puis il poussa son cheval en avant et fit feu sur les Prussiens. Quatre coups partirent; l'ennemi, d'abord stupéfié par ce grand courage, ne riposta pas. Mais, comme M. Baroche levait encore son arme et allait tirer pour la cinquième fois, un officier ennemi ordonna le feu. Le commandant de la mobile tomba percé de part en part.

Sur les onze hommes restés à quelques pas derrière lui, trois furent tués, plusieurs furent faits prisonniers; les autres s'échappèrent.

Voici la version du *Figaro* :

Ce n'est que trop vrai.

M. Baroche, le commandant de la mobile, a bien été tué dimanche.

A dix heures du matin, comme il sortait à cheval du Bourget, en tête de son bataillon, de fortes masses prussiennes l'entourèrent : ils étaient dix contre un.

—En avant! s'écria sans hésiter M. Baroche.

Une formidable décharge éclata. Le cheval tombe mort : un officier prussien se jette en avant.

—Rendez-vous! dit-il.

Le commandant Baroche s'est déjà relevé de dessous sa monture; d'un coup de revolver, il tue le Prussien, puis, dans la masse, décharge ses cinq autres coups.

Après cela, il tombe mort.

Lorsque la guerre éclata, M. Ernest Baroche, qui avait quarante-et-un ans, et que rien n'obligeait à servir, avait demandé et obtenu le commandement d'un bataillon de mobile. A partir du 4 septembre, il n'est pas d'injures que certains journaux ne lui aient prodiguées. On ne lui pardonnait pas d'être le fils d'un membre du conseil privé, d'un homme qui avait été, pendant vingt ans, ministre de l'empereur. On se souvenait surtout de son duel en Belgique, avec M. Rochefort, duel où cependant il avait reçu quatre blessures.

Les élections des officiers de la mobile eurent lieu, et grand fut l'étonnement : M. Baroche était renommé par son bataillon, à la presque unanimité. Devant cette protestation faite par des enfants du peuple, les attaques auraient dû cesser. Loin de là : certains démagogues ne respectèrent même pas leur parti, les attaques recommencèrent. Alors, à cette question si souvent répétée : "Pourquoi M. Baroche commande-t-il la mobile?" au lieu de répondre dans les journaux, comme ses officiers, qui l'adoraient, l'en avaient souvent supplié, il voulut répondre l'épée à la main et le pistolet au poing : "Je commande la mobile pour lui apprendre à bien mourir."

Le jour où le fils mourait à Paris, le père mourait à Jersey.

Nous voyons par les journaux anglais que le Prince Arthur et le Prince Impérial de France se visitent souvent à Chiselmhurst et à Woolwich. Le jeune Napoléon paraît très heureux de l'amitié du Prince Arthur et manifeste beaucoup d'intérêt en examinant les photographies et en écoutant les aventures que celui-ci lui raconte de son séjour au Canada.

—A Paris, un palefrenier, promu, pour cause d'absence de chevaux, au grade de valet de chambre, servait silencieusement son maître, jadis négociant, aujourd'hui garde national.

L'autre matin, dit la *France*, en entrant dans la salle à manger, il trouva son maître la tête dans ses mains et pleurant à chaudes larmes.

Le négociant pensait aux siens et s'était laissé aller à un moment de faiblesse.

Le soir, il entendit encore son maître qui, dans sa chambre, sanglotait.

L' lendemain, le palefrenier avait disparu.

—Il aura trouvé une meilleure place, pensa le négociant, et tout fut dit.

Quinze jours après, en entrant dans sa salle à manger, il revit son domestique.

—Quoi! c'est toi? fit-il. Que t'est-il donc arrivé?

—Rien, Monsieur, sinon que j'ai été faire un petit voyage.

—Un voyage?... pas bien loin, j'imagine... à moins que tu ne sois allé te promener en ballon.

Et, tout en riant, le négociant s'assit à table, déploya sa serviette et jeta un petit cri.

—Qu'est-ce que cela?

Il venait de trouver deux lettres, une de sa femme, l'autre de son fils.

—Dame!... dit tranquillement le palefrenier... monsieur pleurerait, ça m'a fait de la peine, et ma foi, je me suis dit : Ma peau ne vaut pas grand-chose... je suis seul au monde, je peux bien la risquer pour un maître qui aurait pu me renvoyer et me laisser mourir de faim, et qui ne l'a pas fait!...

—Et tu as été?..

—A Calais... seulement. C'est pas pour dire, c'est joliment changé l'environs de Paris!

REVUE ÉTRANGÈRE.

Hourra! pour la France. Enfin!

Que ce cri fait du bien à l'âme! C'est pour le coup que nous sommes certains d'être l'écho de l'opinion publique. Depuis si longtemps que nos cœurs saignent au récit des désastres de notre mère-patrie, que le télégraphe nous apporte comme un glas funèbre ces mots lugubres : "Défaite des Français, Worth, Wissembourg, Forbach, Strasbourg, Sedan, Metz, etc.," aujourd'hui, c'est un joyeux carillon qui nous crie de tous côtés : "Victoires des Français." Il y en a donc encore des Français? Il n'y a donc pas que des soldats qui se rendent, que des Bazaine et des Napoléon. Non, il y a des Paladines, des Trochu, des Ducrot et des Vinoy, des gens qui savent se battre et vaincre, comme dans le bon temps. Pourtant les nouvelles étaient tristes, vendredi dernier; on disait que l'armée de la Loire, commandée par le brave Paladine, avait été repoussée, battue à plate-couture en essayant de briser les lignes prussiennes qui entourent la grande capitale, que des sorties faites par Trochu avaient eu un dénouement fatal, bien plus, que Paris avait capitulé. C'en était donc fait de la France, disait-on? Pauvre France, si fière, si glorieuse, il n'y a que quelques mois encore, on se la représentait humiliée, baignant dans son sang, foulée aux pieds des chevaux prussiens, demandant grâce à un vainqueur barbare. Tout cela était faux! Ce n'était pas la défaite, c'était la victoire, ce n'était pas la mort, c'était la délivrance, la résurrection! Les Français se sont fâchés, une bonne fois, ils ont bondi de rage, ils ont retrouvé le sang gaulois qui semblait disparu de leurs veines, Paris s'est débattu sous l'étreinte des serpents enroulés autour de son corps, et elle a brisé ces bêtes hideuses qui l'étouffaient sous leurs plis multipliés et l'empoisonnaient de leur haleine fétide. Le lion parisien a brisé les barreaux de la cage où on voulait le faire mourir de faim, il s'est jeté sur ses ennemis et les a mis en pièces.

C'est mardi, le 20, que les Parisiens résolurent de montrer qu'ils savent encore se battre. Trochu avait lancé une proclamation leur annonçant que le temps était arrivé d'agir. Le brave général Ducrot, celui qui n'a pas voulu se rendre à Sedan, avait juré qu'il ne rentrerait à Paris que mort ou vainqueur. Vinoy était là aussi, à la tête d'hommes déterminés comme lui à mourir plutôt que de se rendre. Cent cinquante mille hommes sortirent donc de Paris, bien décidés à faire une trouée, à dévorer cette enceinte de poitrines prussiennes dont la vue, depuis un mois, les enrage. Rien ne put arrêter leur élan, ils se jetèrent en désespérés sur l'ennemi et se battirent en démons. Les Prussiens surpris, ébranlés, lâchèrent pied et laissèrent leurs positions aux mains des Français qui s'avancèrent toujours pour rejoindre l'armée de la Loire que le brave Paladine dirige sur Paris en se battant incessamment. Les Prussiens accoururent du Nord, de l'Est, de partout, ils sont effrayés, ils menacent d'être débordés de tous les côtés, d'être enfoncés à leur tour dans un cercle terrible. Ils se replient en se battant pour empêcher ce cercle de se rejoindre, pour empêcher Paladine d'unir ses forces à celles de Vinoy et de Ducrot. Le canon n'a cessé de gronder depuis le 29; tous les jours il y a eu des batailles sanglantes. La principale a eu lieu à Brie.

Voici comment un dépêche de Bruxelles en rend compte, elle est datée du 3 :

Les Prussiens firent hier un effort désespéré pour repousser l'armée de Ducrot qui occupe tous les villages sur la rive droite de la Marne, de Noisy-le-grand à Ormesson; dans ce but, une division du 28^e corps d'armée et du duc de Saxe, et une division des Wurtembourgeois, faisant ensemble une force de 60,000 hommes, dirigèrent une attaque furieuse sur les avant-postes français à Brie et Champigny.

Ducrot se retira entre la péninsule formée par le détour de la Loire, en face du bois de Vincenne, protégeant ainsi ses flancs par la rivière. Comme les prussiens s'avançaient pour les attaquer, ils eurent à éprouver un feu terrible des forts de Nogent, de Rosny et de la redoute d'Avron. Le carnage fut effrayant, les troupes prussiennes furent mises en déroute, mais bientôt ralliées par leurs officiers, qui furent tués aussi en grand nombre.

La première brigade de la 2^e division des troupes saxonnes perdit tous ses officiers. A midi une forte colonne de troupes fraîches de Paris traversa les ponts près de Brie, et repoussa les prussiens à une certaine distance du côté de l'est.

A trois heures la fusillade ayant cessé, les français se reportèrent sur la rive nord-est de la rivière, et sans la traverser de nouveau occupèrent tous les ponts.

Des deux côtés les pertes furent considérables. Les pertes des prussiens furent encore plus grandes, car ils eurent à essayer le feu des forts, et à attaquer les français dans des positions qu'ils avaient choisies eux-mêmes.

La France est dans la joie; le gouvernement provisoire a lancé des proclamations ardentes pour annoncer ces heureux événements; des *Te Deum* sont chantés dans toutes les églises. Mais deux grandes batailles sont à la veille d'être livrées, l'une contre Paladine, dont on veut arrêter la marche à tout prix, et l'autre contre Ducrot qui se prépare à se jeter sur les masses qui l'entourent. Que va-t-il arriver? La France joue ses dernières cartes. Sauraient-elles les meilleures? Espérons le.

LA QUESTION D'ORIENT.

Les dernières nouvelles sont à la paix. Après beaucoup de correspondances et de notes diplomatiques, on a fini par consentir à la réunion d'un congrès qui sera chargé d'examiner et de trancher les questions soulevées par la Russie. La Russie qui tenait à ne pas paraître désirer la guerre, ne pouvait refuser l'offre d'un congrès faite par les puissances signataires du traité de 1856.

L. O. D.

M. Jno. O'Farrel avocat bien connu, de cette ville, est sur le point d'aller se fixer à New-York.—*Événement*.

L'abbé Chandonnet a donné sa démission de directeur de l'École Normale. Sa démission prendra effet le 1^{er} janvier M. Chandonnet entre dans l'ordre des Jésuites; il a choisi la maison de New-York. La résignation de M. l'abbé Chandonnet, principal de l'École Normale Laval semble coïncider avec certaine rumeur en circulation dans les cercles bien renseignés à Québec. Il serait question de réunir l'école normale Laval à l'école normale Jacques-Cartier, à Montréal, parce que, dit-on, le nombre des élèves n'est pas assez considérable dans chacune des écoles.

A Toronto, le 29, on a été témoin à 3 heures de relevée d'un spectacle assez rare dans notre hémisphère; on a vu sur l'horizon tout à la fois le soleil, la lune et une étoile.

FAITS DIVERS.

Jeudi après-midi, un char du train de passagers de seconde classe a pris en feu, près de St. Hyacinthe. Il paraît qu'un des passagers avait une jarre contenant 5 gallons d'alcool. Il se produisit une fissure dans la jarre, pendant le voyage, et tout le spiritueux s'écoula sur le parquet de la voiture. Quelqu'un, à dessein ou par négligence, jeta une allumette enflammée, et, en un instant, le char fut enveloppé dans les flammes. Il y avait alors un grand nombre de passagers, mais, à l'exception d'un homme qui a eu les cheveux et la barbe brûlés, personne n'a reçu de blessures. Le char a été immédiatement séparé du train, et il a été réduit en cendres. Une pauvre femme, du nom de Philomène Morin, a perdu un porte-monnaie, contenant 30 piastres en billets de banque, et 7 ou 8 piastres en argent dur, que dans sa précipitation, elle a laissé tomber dans le char.

MÉPRISE.—Dernièrement il est arrivé une singulière méprise à St. Henri de Lauzon.

En octobre dernier, plusieurs jeunes gens de cette localité s'en allaient travailler dans Ontario. Parmi eux se trouvaient un fils adoptif de M. Pierre Morency, de St. Henri, portant le nom de Louis, et un nommé Cléophas Labarre, beau-fils de Pierre Morency, de St. Anselme. Ces deux jeunes gens se ressemblaient d'une manière frappante et étaient âgés tous deux de 19 ans.

Le 19 novembre ultimo, M. Pierre Morency reçut la nouvelle qu'un cercueil était arrivé à son adresse à Lévis, par train exprès. Il se rendit immédiatement à la station du chemin de fer avec deux amis et en présence de ces derniers, fit ouvrir la bière et reconnut la dépouille mortelle de son fils adoptif, Louis. Aucune lettre n'accompagnait le corps; tout ce que l'on savait, c'était qu'il avait été envoyé par train exprès de Peterborough.

M. Morency paya les \$20 de fret et tous les frais des préparatifs des funérailles. Le coroner fut notifié et un jury organisé et assermenté. Le cadavre fut complètement identifié par les dépositions sous serment de deux amis du défunt, par celle du père adoptif, M. Pierre Morency, et par celle du médecin de la paroisse. Les jurés étaient tous des personnes qui avaient parfaitement connu le défunt et qui se montrèrent satisfaites de son identification.

M. Pierre Morency déclara dans la déposition qu'il avait parfaitement reconnu le cadavre de son fils adoptif Louis; que ses habits n'étaient pas les mêmes que ceux qu'il avait lorsqu'il était parti en octobre dernier, et que s'il eût eu quelque doute sur l'identité de son fils adoptif, il l'eût reconnu à certaines marques qu'il portait sur son corps, à savoir : une cicatrice sur le genou droit produite par un coup de hache et une autre faite par un clou dans le genou de la jambe gauche.

Le verdict fut suspendu en attendant d'autres dépositions qui jetassent plus de lumière sur l'identité du sujet. Le coroner ordonna l'inhumation du défunt. Comme Louis Morency appartenait à la compagnie du Capt. Génest, du 17^e bataillon de Lévis, il fut inhumé avec tous les honneurs militaires.

Quelques jours après, le 10 novembre, un autre Pierre Morency, de St. Anselme, reçut un message télégraphique, daté de Peterborough, le 14 novembre, lui annonçant que le cadavre de son beau-fils, Cléophas Labarre, lui avait été expédié par train exprès. Le cadavre fut exhumé le 1^{er} décembre. Outre la ressemblance parfaite avec Cléophas Labarre, Louis porte comme lui les cicatrices susmentionnées, l'une sur le genou droit résultant d'un coup de hache, l'autre de la petite vérole.

Le cadavre de Cléophas Labarre fut parfaitement identifié par les jurés. Une dépêche de Peterborough, donne les informations suivantes :

Cléophas Labarre, le 10 novembre, a été gravement meurtri par un billot qui a roulé sur lui et a succombé le 12 à ses blessures.

L'enquête a été ajournée au 7 du courant en attendant la déposition d'un nommé Cléophas Couture qui a travaillé avec le défunt et qui doit arriver bientôt.

Quoiqu'il en soit, ce qu'on aurait dû faire d'abord, était une enquête sur le cadavre dans la localité où l'accident est arrivé et le cadavre du défunt n'aurait pas dû être expédié sans un permis du coroner de l'endroit.

Une lettre de Madrid du 23 octobre raconte en ces termes une effroyable tragédie survenue la veille dans cette capitale :

"Hier, à quatre heures et demie de l'après-midi, et dans une des rues les plus fréquentées de la ville, les passants furent alarmés en entendant une fusillade provenant du premier étage d'une maison de la rue du Clavel. Nul ne savait ce que c'était, et chacun fuyait dans toutes les directions, en proie à la plus vive inquiétude.

"La garde municipale et une compagnie du régiment de Cantabria accoururent sur les lieux, et bientôt on apprit ce qui était arrivé.

"Un volontaire de la liberté, à la suite d'une querelle avec sa femme, chargea sa carabine, transformée d'après le système Berdan, et tua la malheureuse d'une balle qui lui fracassa la tête. Puis, avec un sang-froid remarquable, l'assassin prépara un grand nombre de cartouches, et du haut de son balcon fit feu dans la rue.

"Les voisins accoururent au bruit. Un jeune officier de cavalerie, le neveu du comte de Bélascodin, qui demeurait en face de la maison où s'était accompli le drame, et qui se préparait à aller faire une promenade à cheval, reçut une balle qui lui traversa le cœur. Un garde municipal a eu le bras fracassé, et on a dû l'amputer dans la soirée. Je ne parle pas des déviances des magasins brisées. Enfin, l'assassin, voyant que la maison où il se trouvait allait être forcée par les troupes, se fit sauter la cervelle."

Dans un cercle des plus aristocratiques de St. James, à Londres, un homme d'état anglais faisait en ces termes le bilan de l'opinion publique :

"Le courant qui nous porte moralement au secours de la France, devient chaque jour plus rapide et plus uniforme. Des trois couches qui subdivisent l'opinion publique en Angleterre, deux marchent totalement dans le même sens. Elles composent les extrêmes; le peuple et l'aristocratie. La couche secondaire ou bourgeoise, rebelle jusqu'ici pour la plus grande partie, à cause des intérêts qu'elle représente, est maintenant entraînée par l'exemple. Sa défection est aujourd'hui considérée comme un fait acquis, et de la plus haute importance; car pour la première fois depuis que la Grande Bretagne existe, son peuple tout entier aura envers la France manifesté les mêmes sympathies."